

Introduction

Formes et finalités de l'encyclopédisme de l'Antiquité jusqu'aux Lumières

Nicolas CORREARD

Université de Nantes – L'Antique, le Moderne (EA 4276)

Anne TEULADE

Université – L'Antique, le Moderne (EA 4276) / Institut Universitaire de France

L'essor de l'encyclopédisme numérique, dont le succès de Wikipedia est le signe le plus frappant, n'est pas sans bousculer un paradigme classique qu'on croyait établi depuis Diderot et d'Alembert, ni sans interroger le statut du savoir dans la société. Le vieillissement rapide des encyclopédies générales de référence, comme l'*Encyclopedia universalis* française éditée dans les années 1980, le montre de manière patente. Ce phénomène rend d'autant plus actuel le besoin de comprendre les origines de l'encyclopédisme tel que nous le connaissons : tout ce qui ne va plus de soi, depuis quelques décennies, n'allait justement pas de soi jusqu'à l'avènement de la modernité.

Les actes du colloque tenu à Nantes les 5-6 juin 2014 proposent un parcours historique des grandes questions de l'encyclopédisme jusqu'à la parution de l'*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Comment rassemble-t-on et comment classe-t-on les savoirs ? Dans quel but ? Et tout d'abord, qu'est-ce qui *fait* savoir, qu'est-ce qui est consacré comme tel par le geste du rassemblement ? Ces questions relèvent classiquement de l'histoire et de l'épistémologie des sciences (en particulier celles du rapport entre l'encyclopédisme et l'état des connaissances ; celle de l'enchaînement ou de l'ordre des disciplines ; de la totalisation toujours problématique du savoir), mais elles intéressent aussi les études littéraires : la désignation des formes encyclopédiques, les connexions avec des formes parentes (dictionnaires, miscellanées), le rapport entre discours encyclopédique et autorité (effort de synthèse ou exposé d'une doxographie parfois contradictoire ?, didactisme ou heuristique ?), le choix de la langue (entre spécialisation du lexique et vulgarisation), du vers ou de la prose, ou encore celui du style au sens le plus strict (la neutralité descriptive n'ayant pas toujours été de mise) sont autant de points où l'histoire des Lettres croise celle des savoirs et des conceptions du savoirs, appelant à une forme d'épistémocritique appliquée au texte encyclopédique.

Depuis quelques grands travaux fondateurs sur la « poétique » encyclopédique¹, l'étude de l'encyclopédisme a connu des avancées considérables², mais parfois au prix d'une spécialisation qui s'est traduite par une raréfaction des approches diachroniques.

¹ Renvoyons notamment à BECQ A. (dir.), *L'Encyclopédisme*, Actes du Colloque de Caen, 12-16 janvier 1987, Paris, Klincksieck, 1991, et à KILCHER A. B., *Mathesis und Poiesis. Die Enzyklopädie der Literatur 1600-2000*, Munich, Wilhelm Fink Verlag, 2003.

² Ne serait-ce que sur le Moyen Âge, voir les travaux fondateurs de RIBÉMONT B., notamment *De natura rerum : études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, Paradigme, 1995, et *Littérature et encyclopédisme au Moyen Âge*, Orléans, Paradigme, 2002.

Plutôt que sous l'angle de la synthèse³, c'est sous l'angle du questionnement que nous avons voulu revenir à une réflexion générale sur les formes anciennes de l'ambition encyclopédique, comme l'ont fait de récents collectifs en France⁴ ou à l'étranger⁵. Avant l'encyclopédie, il y avait l'encyclopédisme, notion désignant tout acte consistant à rassembler les savoirs : plutôt que de chercher les équivalents ou les précurseurs d'un genre moderne dans des formes archaïques, en constatant leur décalage par rapport à une norme à laquelle elles ne sauraient tout à fait correspondre, on privilégie ainsi le geste plutôt que le résultat, la dynamique plutôt que l'ordre qui en résulte, et une pluralité de formes en devenir, plutôt qu'un genre achevé⁶. On peut ainsi rendre à l'entreprise encyclopédique son caractère éminemment précaire et sa vocation paradoxale à l'incomplétude. Car l'histoire montre que l'encyclopédisme ne saurait se figer longtemps dans une forme stable. Loin de constituer des sommes patrimoniales ayant vocation à rester fixes, des musées du savoir, les textes encyclopédiques anciens, comme les modernes sans doute, constituent des répertoires de problèmes et de « questions ». Le titre de notre volume s'inspire et se recommande de Voltaire, auteur des *Questions sur l'Encyclopédie* : on gagne, selon lui, à aborder les questions encyclopédiques en « amateurs », et en « douteurs » plutôt qu'en « docteurs⁷ ». Tout encyclopédiste authentique, sans doute, souscrirait à la formule.

Pour évoquer quelques-unes des questions les plus générales que nous nous sommes posées, il y a d'abord celle de la périodisation. Les travaux ici présentés sont largement centrés sur la période allant de la Renaissance aux Lumières, précédés de deux contributions de synthèse sur l'Antiquité et le Moyen Âge. L'encyclopédisme humaniste s'inscrit dans la lignée des formes d'encyclopédisme antiques et médiévales, dont il cumule les traits. Mais il est confronté au défi nouveau d'une accumulation sans précédent des connaissances, qui rend plus difficile l'établissement de sommes, qui bouscule les relations et la hiérarchie entre les savoirs, et qui appelle une expérimentation multiforme sur les modes de présentation et de diffusion. Sans doute l'encyclopédisme moderne est-il le fruit de cet état de fait, et de la confrontation avec l'idée de méthode, comme l'avait montré un essai audacieux de Cesare Vasoli qualifiant le XVII^e siècle de « siècle de l'encyclopédisme » par excellence⁸ : on pourra relativiser à loisir ce type d'épithète, mais l'intérêt de la position de Vasoli, contre l'optique illusoire d'un âge cartésien délaissant l'érudition, était de montrer comment chez Bacon, Comenius, Sorel ou Leibniz le rêve de perpétuer l'accumulation savante de l'humanisme se doublait d'une obsession de définir une *ratio*, un fil d'Ariane permettant de se repérer dans le labyrinthe. En va-t-il différemment des nombreux poètes qui, dans la lignée de Jean Du Bartas (*La Sepmaine*, 1578) et John Davies de Hereford (*Microcosmos*, 1603) jusqu'à Melchior de Polignac (*Anti-Lucretius*, 1745),

³ Celle-ci a été faite par REY A., *Miroirs du monde : une histoire de l'encyclopédisme*, Paris, Fayard, 2007.

⁴ ZUCKER A. (dir.), *Encyclopédire. Formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2013.

⁵ KÖNIG J. et WOOLF G. (dir.), *Encyclopaedism. From Antiquity to the Renaissance*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

⁶ Sur l'intérêt de cette distinction, voir l'introduction fondamentale de ZUCKER A. à *Encyclopédire*, *op. cit.*, p. 11-28.

⁷ *Œuvres complètes de Voltaire*, Paris, Imprimerie de la Société typographique, 1784, t. 38, p. 3.

⁸ VASOLI C., *L'enciclopedia del Seicento*, Naples, Bibliopolis, 2005.

ont choisi de mettre l'encyclopédie en vers, appliquant ainsi une méthode poétique⁹ ? La méthodisation de l'âge classique a pu prendre les formes les plus inattendues. Cet âge des expérimentations est aussi celui de toutes les hésitations.

Le flottement sur la désignation des formes encyclopédiques en constitue un bon exemple : on a tendance à oublier que la notion d'« encyclopédie », du grec *enkyklios paideia* (« disposition en cercle des savoirs »), constitue une catachrèse passée dans l'usage. Rare dans l'Antiquité, l'expression est diffusée et tend à se lexicaliser dans le latin de la Renaissance sous la plume d'auteurs tels que Politien ou Budé¹⁰. Elle ne devient un label générique, à proprement parler, qu'à partir de l'*Encyclopaedia* de Johannes Alsted (1630), et finira par s'imposer en dépit d'une hésitation persistante avec la forme concurrente de *Cyclopaedia* encore privilégiée par Ephraïm Chambers. Or, privilégier le modèle du cercle – figure de la perfection suggérant la totalisation en même temps que l'unification, la stabilité et le mouvement l'un dans l'autre – c'est imposer une certaine image de l'activité encyclopédique, tendue vers une finalité sans doute idéale, voire utopique (quelle encyclopédie peut réellement accomplir la clôture parfaite du cercle et s'en contenter ?), au détriment d'autres images pourtant courantes de l'articulation entre les savoirs, comme celle de l'arborescence privilégiée dans quasiment tous les diagrammes synthétiques accompagnant les grands ouvrages encyclopédiques. D'autres images étaient fréquentes : le « miroir » (sur le modèle du *Speculum* de Vincent de Beauvais), qui renverrait une image complète de la création, traduisant un idéal médiéval de correspondance entre le grand livre du monde et celui qu'écrivent les hommes ; les « forêts » ou *sylves* souvent privilégiées par les humanistes de la Renaissance, qui renoncent à la mise en ordre au profit de miscellanées laissant au lecteur le soin de se construire un parcours, proposant ainsi un encyclopédisme sauvage, informe, à travers une métaphore inquiète qui suggère que l'abondance amène le débordement, plutôt que la plénitude ; le « théâtre » qui émerge à la fin de la Renaissance et au XVII^e siècle pour qualifier des recueils à vocation encyclopédique, spécialisés ou non, doublant la métaphore circulaire par une métaphore spectaculaire aux connotations ambiguës, baroques, pouvant évoquer aussi bien la fonction pédagogique de l'amphithéâtre que la mise à distance des savoirs sur une *scena disciplinae*, comme il y a une *scena vitae* représentée dans les comédies. Et il y a encore les « trésors », les « anatomies » et bien d'autres labels génériques aussi répandus que ceux d'« encyclic », d'« encyclopédie » ou de « cyclopédie ».

La « disposition » des savoirs rassemblés, circulaires ou non, suppose donc un geste d'écriture, qui a été l'objet de variations historiques considérables, et qui pose inévitablement la question du *sens* : l'accroissement des savoirs n'a pas toujours été tenu pour un effet positif ou pour une finalité propre de l'encyclopédisme, pénétré de discours moraux, philosophiques ou théologiques qui en conditionnent l'existence. La méfiance augustinienne envers les savoirs profanes, volontiers opposés, en fonction de leur multiplicité dans le fond impossible à ordonner, à la transcendance de la Révélation, source d'une Vérité une¹¹, n'aura cessé de se perpétuer au Moyen Âge,

⁹ Sur la poésie encyclopédique de la Renaissance, voir le classique SCHMIDT A.-M., *La Poésie scientifique au XVI^e siècle en France*, Paris, Albin Michel, 1938 ; GIACOMOTTO-CHARRA V., *La Forme de choses : poésie et savoir dans la Semaine de Du Bartas*, Toulouse, Presses du Mirail, 2009.

¹⁰ MANDOSIO J.-M., « Encyclopédies en latin et encyclopédies en langue vulgaire (XIII^e-XVIII^e siècle) », dans BURY É. (dir.), *Tous vos gens à latin : le latin, langue savante, langue mondaine (XIV^e-XVII^e siècle)*, Genève, Droz, 2005, p. 113-136.

¹¹ *Confessions*, X, 35, mais AUGUSTIN légitime ailleurs l'encyclopédisme comme propédeutique à l'étude théologique (*De doctrina christiana*, II, 16. 44).

contrebalançant l'éloge thomiste du *studium* (ou zèle savant) par la critique de la *curiositas*. Elle aura aussi présidé, paradoxalement, au temps des *litterae humaniores*. Sous l'égide de Pétrarque rappelant le *Scientia inflat* de Paul (1 Cor. 8), l'extraordinaire effort d'accumulation savante commencé avec l'humanisme s'accompagne d'une conscience coupable, autocritique : « [...] Prends donc garde qu'en voulant tout savoir, tu en sembles tout ignorer, et qu'il ne te faille révéler au grand jour, comme on le voit souvent, une ignorance qui se cache sous la prétention à la science universelle », avertit Pétrarque, qui désapprouve la volonté de tout enseigner alors que la connaissance d'un seul art constitue un défi impossible à relever pour la plupart¹². Un encyclopédiste humaniste tel que Juan Luis Vivès, qui propose ici un état des lieux ambitieux des disciplines dans son *De disciplinis*¹³, s'imagine là, dans une petite fiction comique, parcourant les bancs de la Sorbonne, traversant toute la « Cyclopaedia » ou « disciplinarum circulu[s] » pour constater que plus de savoir ne signifie pas la sagesse, chacun des maîtres ayant déçu¹⁴. Socrate ne se moquait-il pas déjà de la polymathie d'Hippias, compétent dans toutes les matières, mais ignorant ce que c'est que de savoir, comme le suggère l'éloge paradoxal et ironique qu'il fait de ses dons multiples (*Hippias mineur*, 368b-368e) ? Plutôt qu'elle n'a refoulé cette critique topique de la *curiositas* encyclopédique, la modernité l'a reformulée dans le culte de l'honnête homme qui émerge au XVII^e siècle, tenant à distance l'encyclopédisme comme la forme la plus achevée de la pédanterie. Autrement dit, l'encyclopédisme ne va pas de soi, et sa légitimation constitue la première question à laquelle doit répondre l'auteur s'engageant dans cette voie.

L'article de **Frédéric Le Blay** aborde la *vexata quaestio* des origines de l'encyclopédisme. On l'a souvent cherchée dans les *compendia* de l'Antiquité tardive. Mais Frédéric Le Blay relève l'importance de l'activité compilatrice chez les philosophes et les naturalistes les plus classiques. L'activité compilatoire relève sans doute de l'encyclopédisme dès lors qu'il existe une volonté d'exhaustivité ou de totalisation, que ce soit dans l'ensemble des connaissances ou dans un champ spécialisé. Ainsi, les grands traités aristotéliens, formant un *organon* par leur ambition de rendre compte de l'ensemble du connaissable, sont composés selon un principe doxographique consistant à rassembler toutes les opinions sur un sujet ; il n'en va pas différemment de Cicéron introduisant la philosophie à Rome dans des dialogues rassemblant les opinions des philosophes antérieurs. Dans le domaine de la philosophie naturelle, Pline donne pour préalable à la description et au classement de l'ensemble des faits du monde naturel l'établissement d'une bibliographie qui inclut les sources les plus exotiques. Beaucoup plus qu'on ne l'a cru – peut-être parce que les plus grandes entreprises gréco-romaines en la matière, comme celles de Varron ou de Celse, sont totalement ou partiellement perdues –, l'encyclopédisme est consubstantiel à la *paideia* philosophique, comme le montrent les recherches actuelles sur l'école de Sextus Niger à Rome au I^{er} siècle. Le seul ouvrage de Celse qui nous reste, sur la médecine, suffit à prouver la nature encyclopédique de son entreprise selon Frédéric Le Blay.

¹² PÉTRARQUE, *De Remediis utriusque Fortunae*, I, 46.

¹³ Voir la récente traduction de VIVES J.-L., *De disciplinis. Savoir et enseigner*, trad. T. Vigliano, Paris, Les Belles Lettres, « Miroirs de l'humanisme », 2013.

¹⁴ VIVES J.-L., *Sapientis inquisitio* [1522], dans *Opera omnia*, éd. Gregorio Majansio (Mayans y Ciscar), Valence, Benedict Monfort, 1782, t. IV, p. 22-32.

Denis Huë propose quant à lui une synthèse de grande ampleur sur les tendances de l'encyclopédisme de la fin du Moyen Âge, à partir d'un cas précis (« Encyclopédisme et moralisation : le cas du *Rosarius* ») : les XIII^e et XIV^e siècles sont par excellence le temps des anthologies, des recueils et des sommes, qui tendent à se constituer en ouvrages encyclopédiques pour le regard d'un public parfois non savant. L'élaboration de nouveaux outils, tels que les tables des matières alphabétiques et les concordances, va dans le sens d'une lecture plus rapide et plus utilitaire, sans renoncer à la nécessaire « manducation » ou méditation caractérisant la lecture cléricale. C'est qu'en vertu du mode de composition allégorique dominant, qui est aussi un mode de pensée, la somme des choses ou la somme des connaissances présentée par ces ouvrages ne saurait faire l'économie d'un discours moral et religieux qui lui donne sens, comme l'illustre le cas du *Rosarius* composé par un dominicain du XIV^e siècle. Évoquer le soleil, c'est évoquer la figure éblouissante de la Vierge, comme le montre l'analyse d'un fragment du *Rosarius* établissant une correspondance allégorique entre ces différents ordres de la réalité. Ce texte hésite entre l'encyclopédisme et le genre homilétique : compiler, interpréter, sermonner n'y font qu'un. L'encyclopédisme moderne, à vrai dire, peut-il se passer d'une herméneutique cherchant un ordre et un sens ?, s'interroge Denis Huë.

Les trois articles suivants sont consacrés à la Renaissance. Le seul cas de Gregor Reisch, étudié par **Isabelle Pantin** (« La *Margarita philosophica* de Gregor Reisch (1503). Quel type d'encyclopédie ? ») suffira à balayer le lieu commun trop répandu selon lequel il n'existerait pas d'écriture encyclopédique digne de ce nom à cette période. Rapidement qualifiée de *Cyclopaedia* par les liminaires et le titre amplifié de certaines rééditions, cette « perle philosophique », conçue dans une intention avant tout pédagogique, propose une image complète du savoir tel que le conçoivent les humanistes. Le « rond des sciences » s'y élargit au-delà des sept arts libéraux composant traditionnellement le *trivium* et le *quadrivium*, pour embrasser les sciences naturelles et morales. Pensé de façon à organiser un parcours d'éducation du lecteur, ce texte, aux limites du manuel, se présente formellement comme un dialogue entre un maître et son disciple adolescent. L'étude des illustrations, à tendance allégorique, permet à Isabelle Pantin d'approfondir la réflexion sur la relation établie entre les savoirs et le public visé, et sur les usages concrets qui ont été faits de ce livre, en appoint ou en marge de l'enseignement traditionnel. L'encyclopédisme n'est-il pas, déjà, l'affaire des autodidactes ?

L'encyclopédisme peut aussi se loger là où on ne l'attend pas : dans un discours critique contre les arts et les sciences tenu par Henri-Corneille Agrippa, la *Declamatio de incertitudine et vanitate scientiarum*, étudiée par **Nicolas Correard** (« Accumulation, déclamation, destruction : le contre-encyclopédisme d'Henri-Corneille Agrippa »). Conçue comme une chimère générique, cette anti-encyclopédie ne saurait être réduite au statut de facétie ou de brûlot anti-intellectuel : elle repose sur une érudition positivement et réellement encyclopédique, étayée par la polymathie extraordinaire de l'auteur et par son travail de compilation des sources antérieures. La seule composition du texte témoigne d'un effort pour ordonner les savoirs, dégradés selon des principes à géométrie variable. Sur le plan épistémologique, Nicolas Correard montre qu'elle fonctionne tantôt comme une encyclopédie des incertitudes ou comme un recueil des doutes savants de la Renaissance, tantôt comme une encyclopédie critique visant à purger les savoirs des erreurs ou des légendes qui les encomrent. Étant donné l'engagement de l'auteur dans son propos, elle ménage aussi une place à la

polémique, notamment anticléricale. Par certains aspects, cette contre-encyclopédie radicalise les tendances moralisatrices de l'encyclopédisme médiéval ; par d'autres, elle exprime toute l'ambivalence humaniste vis-à-vis de l'effort d'accumulation savant ; elle annonce, par d'autres aspects encore, l'encyclopédisme militant des Lumières.

Marie-Dominique Couzinet aborde quant à elle, en Pierre Ramus, une figure de philosophe et de pédagogue de la fin de la Renaissance (« L'encyclopédie comme programme éducatif chez Pierre Ramus. Conjonction ou réduction ? »). Le souci de réunir toutes les disciplines, d'organiser leur « conjonction », implique leur réorganisation et leur redistribution : l'élaboration d'une réflexion encyclopédique sur l'ordre des savoirs, pensé en fonction de leur apprentissage, est inséparable d'une volonté de réforme générale de l'éducation. Mais l'extension encyclopédique a pour corollaire une tentation de la *reductio* philosophique : le principe organisateur ne se trouve-t-il pas dans la dialectique, telle que Ramus la redéfinit en y adossant la rhétorique ? Si la notion d'« usage » semble régir l'économie des savoirs, cet usage est défini par la science des arguments rationnels, véritable « technologie » de mise en ordre des connaissances, fournissant des règles démonstratives universelles. Le mouvement ramiste est donc emblématique du désir de « méthode » traversant les discours philosophiques de la fin de la Renaissance, de la volonté de trouver un fil directeur pour structurer l'encyclopédisme, voire de la tentation récurrente d'élire une « clef des sciences », une discipline des disciplines. *Organon* ou encyclopédie ? Marie-Dominique Couzinet ne tranche pas, montrant comment les deux mouvements de « conjonction » et de « réduction » s'imbriquent et s'entraînent.

La fin de la Renaissance et le début des temps modernes assistent aussi à l'émergence d'un questionnement sur la variété des esprits humains. Comment cette variété peut-elle être maîtrisée par l'esprit, s'il n'y a d'esprits qu'au pluriel ? Est-il encore possible d'embrasser une totalité de connaissances, s'il n'y a plus d'universalité du genre humain ? La rencontre entre la diversité des savoirs et le thème de la diversité des tempéraments, et la tension qu'elle génère entre universalisme et relativisme, constituent l'objet des trois articles suivants. L'*excursus* par l'Espagne, médiatrice entre l'héritage humaniste et les nouvelles découvertes, est révélateur. **Christine Orobitch** montre ainsi comment la description des nouvelles réalités américaines est largement subsumée, pour ne pas dire étouffée, sous l'héritage du savoir légué par les *auctoritates* (« Le savoir encyclopédique du XVI^e et du XVII^e siècle espagnol face aux nouvelles réalités américaines : le thème du tempérament de l'Indien »). L'Indien lui-même est appréhendé dans le cadre de la théorie des humeurs galénique, largement répandue, qui lui assigne une place précise, et un tempérament propre, la mélancolie. Le préjugé, dans les descriptions les plus spontanées, est déterminé par une vision d'ensemble du savoir, où la correspondance entre le monde naturel et le monde moral semble établie comme une nécessité par le système humoral : l'Indien est cannibale, car il vit sous un climat caniculaire ; il est moralement vil, car sa peau sombre le lie à la noirceur. Le racisme n'a pas attendu le XIX^e siècle pour se donner des fondements savants.

Pareillement héritier des théories humorales, le médecin Huarte de San Juan propose en 1575 une sorte d'encyclopédie des esprits humains analysée par **Marina Mestre** (« Savoirs et *ingenio* chez Huarte de San Juan : l'encyclopédisme de l'*Examen de ingenios para las ciencias* »). Huarte découvre dans la psychologie une possible clef des sciences, du moins une méthode pour organiser l'économie des savoirs, et plus particulièrement leur apprentissage, en admettant une spécialisation des études en fonction du tempérament. Dans un souci pédagogique et politique, il propose de

repenser le cursus éducatif en fonction de sa classification, et assigne à chaque faculté (mémoire, entendement, imagination) ses provinces parmi les arts libéraux. Paradoxalement, l'encyclopédisme en deviendrait impossible, aucun esprit humain n'étant doué pour la totalité des savoirs, aucun ne pouvant prétendre en surplomber l'ensemble ; ou bien il se trouve reporté à l'échelle collective, seule la République pouvant organiser la gestion de l'ensemble des savoirs. Tout en proposant une *reductio*, Huarte brise ainsi l'illusion d'une maîtrise individuelle de l'encyclopédie.

Sur un mode comparable, mais en y ajoutant un grain de facétie, les auteurs abordés par **Anne Teulade** ont conçu le projet de répertorier et de classer tous les esprits humains (« La mise en scène du savoir : dissection, théâtralité et encyclopédisme chez Tommaso Garzoni et Robert Burton »). Bien qu'inclassables eux-mêmes, leurs textes pourraient être définis comme des « encyclopédies caractérogiques », qui en appellent à la totalité des textes et savoirs existants pour illustrer et expliquer les catégories élaborées, dans un esprit d'exhaustivité plutôt que de rigueur scientifique. Le cercle des savoirs se voit réordonné autour d'une perspective pathologisante et moralisatrice, qui se déclare dans les métaphores. Si la notion de « théâtre » a d'abord une valeur architecturale pour Garzoni, elle prend vite son sens de comédie ; et si l'« anatomie » de l'humanité par Burton se veut d'abord examen savant d'un unique principe, la mélancolie, disséqué en d'innombrables ramifications et sous-catégories, elle tourne vite à la satire générale – contrairement à Agrippa, ces auteurs visent moins les savoirs ou les savants que l'humanité en général. L'ampleur du sujet, dans un cas comme dans l'autre, fait éclater la volonté classificatoire au profit d'un regard global, démocratien, qui inclut l'auteur lui-même. Impossible encyclopédisme de la folie : l'irrationalité inscrite au cœur de l'esprit humain condamne la tentative de mise en ordre.

On comprend pourquoi, sur une autre marge de l'encyclopédisme moderne, la forme poétique a pu apparaître comme garante d'une maîtrise du sujet sur un univers de connaissances toujours en expansion. Le cas de la *Science universelle* de Jean Magnon (1663), étudié par **Philippe Chométy**, est emblématique. Loin de sacrifier à l'esthétisme, la poétisation de l'encyclopédie se donne comme une entreprise de légitimation et de régulation de la curiosité savante : le poème souligne la dignité de l'objet et son caractère désirable ; il borne l'entreprise encyclopédique contre les excès inverses de l'orgueil et du doute ; surtout, il assure l'unité du cercle des connaissances, amplifié par l'actualité scientifique que Magnon s'attache à intégrer, en le ramenant toujours au centre divin. La poésie encyclopédique de Magnon s'édifie avec et contre Du Bartas, en ce qu'elle privilégie l'abrégé sur le détail, la synthèse plutôt que le catalogue. Elle s'édifie avec et contre Lucrèce, par sa finalité apologétique : s'adressant aux lecteurs mondains, Magnon fait voir la main de Dieu dans l'édifice de l'univers, et fournit bien des « résolutions » aux difficultés avancées par les incrédules et les libertins. Que son poème inachevé ait pu être considéré rétrospectivement comme une extravagance ou une entreprise folle, comme le montre l'histoire de sa réception retracée par Philippe Chométy, nous renseigne moins sur l'auteur que sur la normalisation ultérieure de l'encyclopédisme : son incompatibilité avec la poésie n'allait pas de soi, et nombreux furent ceux qui partagèrent une ambition similaire d'écrire des encyclopédies en vers.

Si les conventions modernes de l'écriture encyclopédique ont alors commencé à se mettre en place, avec Alsted notamment, les formes mixtes, impures de l'encyclopédisme perdurent, et produisent les plus beaux fruits de l'esprit critique de

l'époque. Ainsi du fameux *Dictionnaire historique* de Pierre Bayle, qui ne se réduit ni à la forme du dictionnaire, ni à une matière historique, puisqu'il s'agit d'un ouvrage encyclopédique, philosophique et critique total, montre **Isabelle Moreau** (« Encyclopédisme et polémique : le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle »). Confrontant les sources les plus diverses, Bayle entend dresser le catalogue des erreurs contenues dans le dictionnaire biographique de son prédécesseur Moréri. Mais au fil des « remarques » s'accumulant en bas de page, il brasse une matière considérable dans les domaines les plus divers : a-systématique dans la forme, ce tour d'horizon des savoirs passe par un examen scrupuleux des disputes savantes sur les sujets les plus divers, entretenant le lecteur dans une « défiance continuelle », qui ne signifie pas le pyrrhonisme ou le scepticisme absolu. Bayle se méfie de l'érudition pure, et son encyclopédisme est avant tout un *modus operandi* : il vise à l'« éclaircissement », montre Isabelle Moreau.

L'articulation entre l'encyclopédie et le dictionnaire constitue aussi un problème crucial dans la rédaction de la *Cyclopaedia* d'Ephraïm Chambers (1727), dont **Michel Malherbe** explique les choix (« Les mots et les termes dans la *Cyclopaedia* de Chambers »). Cette œuvre fondatrice se présente comme un dictionnaire alphabétique qui associe la définition des mots à l'explication des choses, selon un ordre didactique. Lexicographe, Chambers est aussi profondément imprégné de la philosophie de la connaissance empiriste de Bacon et de Locke. Il distingue les mots des « termes », mots liés à des complexes d'idées que la *Cyclopaedia* se donne pour tâche de débrouiller. L'encyclopédisme intervient dès lors que les « termes de science », plus abstraits que les « termes de connaissance » simples, se particularisent en divers « termes d'art » relatifs aux disciplines où ils se trouvent employés. Le terme « esprit » peut ainsi subsumer plusieurs termes d'arts, où « esprit » prend différentes significations (en théologie, en médecine, etc.). Les articles de la *Cyclopaedia* associent donc une explication du sens grammatical, du sens philosophique et du ou des sens technique(s) des termes, dans lesquels Chambers projette toute la culture de son temps. Cela implique une réflexion sur l'enchaînement entre les arts et la mise au point d'un ordre encyclopédique, qui se vérifie plus ou moins dans les faits : la matière des articles excède souvent le cadre théorique préalablement défini. Reste que le principe défini par Chambers sera celui des encyclopédies ultérieures, à commencer par l'*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des arts et des sciences*.

La parution de cette dernière n'a pas fait disparaître tout questionnement sur l'encyclopédisme, bien au contraire. Contributeur notable de l'entreprise, Voltaire s'échappe et élabore au début des années 1770, au crépuscule de sa carrière et de sa vie, une œuvre tout à fait personnelle, dont on se demande si elle constitue une suite logique, un ensemble capricieux de suppléments, ou une parodie attribuée à un pseudo-collectif de collaborateurs pour la plupart fantoches : l'ambitieuse série des *Questions sur l'encyclopédie* dont les enjeux sont présentés par **Christine Mervaud** (« L'encyclopédisme des *Questions sur l'Encyclopédie* de Voltaire ? »). Optant pour l'ordre alphabétique, Voltaire y fait parler son érudition, sur laquelle l'examen de sa bibliothèque permet de lever en partie le voile. Mais il s'agit d'une érudition « de déconstruction » : souvent privilégiée par Voltaire, la forme du dictionnaire s'épanouit ici en toute liberté, notamment sur les sujets polémiques où excelle une écriture tournée vers l'action. « Encyclopédie personnelle de la pensée de Voltaire », selon Christine Mervaud, ces *Questions* sont aussi un recueil de surprises destiné à faire concurrence au modèle de l'*Encyclopédie* – collective, sérieuse et « raisonnée » – dirigée par

d'Alembert et Diderot : l'interrogation, l'association d'idées, la fantaisie se mêlent chez Voltaire à l'érudition de manière déroutante. Dans ce geste consistant à recueillir et exalter, comme pour ouvrir une autre voie, tout ce que l'encyclopédisme moderne devra exclure, il n'est pas interdit de voir une forme d'hommage rendu par le sage de Ferney à tout ce qu'il aura été jusque-là.

Les articles rassemblés proposent donc de repenser certains problèmes classiques de l'encyclopédisme : le rapport entre l'extension des connaissances et la mise en ordre philosophique (Le Blay, Couzinet, Mestre, Malherbe) ; entre ordre de présentation du dictionnaire et ordre encyclopédique des connaissances (Moreau, Malherbe) ; entre encyclopédisme et pédagogie (Le Blay, Pantin, Couzinet) ; entre encyclopédisme et moralisation (Huë, Correard, Teulade, Chométy) ; entre découverte et conservation des savoirs (Orobitg) ; ou encore la question de l'illustration (Pantin). Ils font émerger aussi d'autres problématiques, peut-être moins arpentées, dont on voit qu'elles ne sauraient être considérées, sinon à tort, comme marginales : le rapport entre accumulation encyclopédique et écriture doxographique (Le Blay, Correard) ; entre représentation des savoirs et allégorisation (Huë, Pantin) ; entre les formes du dialogue, du traité, de la poésie et celles de l'encyclopédie (Pantin, Mestre, Chométy) ; le rapport entre la diversité des connaissances et la diversité des esprits humains (Orobitg, Mestre, Teulade) ; le rapport entre érudition encyclopédique et finalité satirique ou polémique (Correard, Teulade, Moreau, Mervaud) ; voire la contestation paradoxale de la clôture encyclopédique par des formes à tendance encyclopédique (Mestre, Correard, Mervaud).

Ces travaux font ressortir, collectivement, comment tout encyclopédisme authentique suppose une réflexion sur la complexité des savoirs, sur leur valeur et leurs limites ; mais aussi sur des choix d'*écriture* qui ne tiennent pas uniquement à l'impératif didactique. Car les savoirs ne constituent pas des ensembles donnés comme tels par les spécialistes ou par la tradition : ils sont constamment redéfinis, redécoupés, et reformés dans le geste de l'encyclopédiste, par le nom qui leur est donné, la place qui leur est assignée, le style ou les procédés choisis pour les décrire. Au-delà même de toute *épistémè*, au sens qu'on donne généralement à ce terme après Foucault, les études ici réunies s'attachent à des textes traduisant des choix singuliers, parfois idiosyncrasiques, au sein même de tendances notables dont ils sont les révélateurs. La style y est parfois très sensible : l'auteur du *Rosarius*, Reisch, Agrippa, Ramus, Garzoni, Bayle, Voltaire... chacun rassemble, compile et « fait encyclopédie » d'une manière qui n'appartient qu'à lui à son époque. Ou du moins, chacun fait encyclopédisme : l'originalité dans la constitution de formes que nous pouvons souvent qualifier d'encyclopédiques, sans pour autant pouvoir les définir comme des « encyclopédies », traduit autant la volonté d'établir de nouveaux codes génériques que la volonté de leur échapper. Il se produit, au sein de l'histoire de l'encyclopédisme, ce qui se produit dans tout genre de la *res litteraria*, et que les approches générales risquent d'occulter au profit d'un « grand récit » de l'histoire du genre. C'est cette pluralité de l'encyclopédisme, notion qui on le voit transcende complètement celle d'« encyclopédie », qui ressort finalement des études ici rassemblées.

L'impureté des formes anciennes peut enfin nous prémunir contre l'illusion de la « neutralité » scientifique, cet *habitus* intellectuel construit par la modernité, le plus souvent impensé, dont les nouvelles formes d'encyclopédisme, en particulier sur le réseau internet, nous rappellent la précarité. Si nous prenons tôt l'habitude de consulter

les encyclopédies comme des œuvres de références contenant tout le savoir antérieur, en leur accordant l'admiration qu'on doit aux grands monuments – qui n'a cru, naïvement et spontanément, que le propos qu'elles contiennent devait être intangible ? – l'étude de l'encyclopédisme ancien, dans ses formes parfois insaisissables et curieuses, brouillonnes et bouillonnantes, montre qu'elle est par excellence le lieu d'un effort critique consubstantiel à l'accumulation savante, le plus souvent tâtonnante, expérimentale, inaboutie. Pédant, l'encyclopédisme ? Si l'érudition comporte un risque, elle n'en constitue pas moins, fort paradoxalement, la condition d'un jugement libéré de l'autorité, à commencer par l'autorité scolaire. C'est la tradition de l'honnête homme, ici, qui risque de nous jouer un tour en opposant de manière trop schématique l'étendue des connaissances à la rectitude du jugement. Il faut réconcilier Socrate et Hippias.